

La fête urbaine comme reconstruction de la ville contemporaine

KYU-WON KIM

LES GÉOGRAPHES ont longtemps négligé l'étude des fêtes : il s'agit d'événements exceptionnels et éphémères. La tradition était plutôt de s'attacher à ce qui marquait les paysages de manière permanente. Les attitudes sont en train de changer. La nouvelle géographie culturelle anglo-saxonne s'attache tout particulièrement à la fête. Pour notre part, essayons d'employer, dans une perspective géographique, deux approches mobilisées d'habitude par d'autres disciplines. La première s'appuie sur l'idée grecque, aristotélicienne plus précisément, de la *catharsis* et montre comment une société se purge de ses tensions par l'inversion des rôles tenus par ses membres. La seconde souligne comment la fête permet aux groupes de renouer avec leur pureté primitive (Éliade, 1965).

Notre thèse est que la fête urbaine aboutit à deux résultats. Le premier est transitoire : l'espace urbain est provisoirement restructuré par la fête en fonction d'oppositions de type sacré/profane. Le second est durable : la fête fortifie l'identité des groupes et leur permet une intégration plus parfaite.

Chacun travaille pour gagner sa vie. Mais le revenu n'est pas la seule chose qui compte dans la vie. Chacun a besoin de quelqu'un ou de quelque chose à qui ou à quoi s'attacher. La

ville répond d'abord à une logique économique interne ou externe : pour qu'une ville existe, il faut qu'elle fonctionne, c'est-à-dire qu'elle dispose de moyens pour vivre. Jusqu'à la première moitié de notre siècle en Occident, ou jusqu'à nos jours dans les pays en urbanisation rapide, les fonctions utilitaires de la ville ont été considérées comme les plus importantes. Mais il y a en fait, dans la ville contemporaine, un déficit de spirituel. Cet esprit dont nous manquons existe dans les lieux revêtus de « sacralité », celle-ci n'étant pas obligatoirement une notion religieuse. Le sacré a malheureusement déserté aujourd'hui les grandes religions qui ont dominé le pouvoir politique et sont responsables de l'aménagement ancien du territoire – si on peut dire. Dans la ville contemporaine, le mythe s'enracine dans les petites histoires qui arrivent à tout-un-chacun, d'une manière démocratique. Ce sont des histoires alimentées par les souvenirs de quelque coin de quartier ou par certains lieux de mémoire du passé ou même actuels. Ces histoires donnent le sens nécessaire pour continuer à vivre, et pas seulement celui qu'il faut pour se loger ou travailler.

C'est pour cela que je trouve que la fête populaire urbaine peut tenir un grand rôle : elle dote les habitants d'une mémoire

commune et donne du sens aux lieux qu'elle parcourt. Elle favorise des lieux, même s'ils sont défavorisés par leur aspect physique, car elle leur donne un esprit. En organisant la fête, on parvient à aménager symboliquement le temps et l'espace en créant volontairement une mémoire des lieux et des habitants. Cela renforce les identités collectives et leur permet de s'affirmer. Pour expliciter ce point, voici deux exemples de fête en Europe Occidentale.

La fête : un phénomène temporel et spatial

Ce que je voudrais présenter comme « fêtes », ce sont le Carnaval de Binche (32 300 habitants, en Wallonie) et la Procession de la Sanch à Perpignan (158 000 habitants, en Roussillon). La première se déroule en Belgique, juste au-delà de la frontière française, tout près du Hainaut français et du département du Nord. L'autre prend place à l'extrême sud de la France, à côté de la Catalogne espagnole. Ces deux fêtes se situent donc aux deux extrémités de l'espace francophone. L'une anime une localité de la Wallonie belge, et l'autre se localise dans un pays qui fait partie de la France, mais qui est imprégné de culture catalane. Ce qui m'intéresse est la situation opposée et limitrophe de ces deux lieux en termes de géographie et de cultures.

Ces deux fêtes s'inscrivent dans le même cycle pascal, mais à l'un et l'autre bouts de ce cycle, le carême les séparant. L'une est célébrée le Mardi-Gras, la veille du premier jour de carême (Mercredi des Cendres), et l'autre se place le dernier jour (le Vendredi Saint) de la dernière semaine du carême (Semaine Sainte). Pour la religion chrétienne, ces fêtes s'intègrent dans le même rituel du passage vers le temps sacré et pur de renouvellement de l'année qui résulte de la résurrection de Jésus. Mais les ambiances et usages de ces deux fêtes sont inverses.

« Le carême exalte l'abstinence alimentaire, sexuelle et la pratique des vertus. Il impliquait jadis, pacifique, une trêve de Dieu. À l'inverse, le Carnaval souligne le péché, gourmand et lubrique : la ripaille, le défoulement et le triomphalisme sexuels » (Le Roy Ladurie, 1979 : 340-341).

Au fond, le Carnaval et la Procession du Vendredi Saint ont des points communs : il s'agit dans les deux cas de rituels de purification, mais la manière dont ces deux fêtes se fondent dans la culture et dans l'histoire diffère.

« L'abolition du Temps profane écoulé s'effectuait au moyen des rites qui signifiaient une sorte de « fin du monde ». L'extinction des feux, le retour des âmes des morts, la confusion sociale du type des Saturnales, la licence Érotique, les orgies, etc., symbolisaient la régression du Cosmos dans le Chaos » (Éliade, 1965 : 71-72).

Et ce qui est important dans le calendrier païen, c'est que ce temps-là est comme un passage entre deux grandes saisons qui sont la saison de la mort et celle de la vie. Pendant le carême, on passe déjà du temps de l'enfer à celui du paradis. De plus, le Carnaval de Binche (ce ne serait pas vrai de celui de Nice) et la Procession de Perpignan ajoutent à leurs différences de dates une différence géographique, celle de leurs climats.

En comparant les deux fêtes, je peux observer et envisager ces fêtes comme marquées par des différences universelles, celle de la saison et de l'insertion dans le culte chrétien (le calendrier religieux, la signification de la purification, etc.) et par des différences liées au lieu. Et je peux voir aussi des actions qui ont le même but pour aménager le temps et l'espace (territorialisation) et pour fabriquer des identités.

Les origines et les périodes des fêtes

Le Carnaval de Binche

Il y a des traditions médiévales relatives au carnaval en Wallonie, mais on voudrait à

Binche que ce soit une cérémonie du XVII^e siècle qui soit à l'origine de celui qui se déroule dans cette ville. Le carnaval trouverait son origine dans la visite que fit, le 22 août 1549 (date qui ne correspond évidemment pas avec celle du Carnaval), Charles Quint à sa sœur, Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas et très chère au cœur des Binchois (c'est pour eux la Dame de Binche).

C'était l'occasion pour l'Empereur de présenter officiellement son fils unique, Philippe II d'Espagne, à la noblesse et à l'aristocratie des Pays-Bas. Les fêtes données à cette occasion par la Dame de Binche restent comme un éblouissement sous la plume des chroniqueurs de l'époque (Callens, 1995 : 36-37). C'est un cas très intéressant : le carnaval s'exprime généralement dans le langage de l'inversion, mais celui de Binche a la particularité d'emprunter ses traits aux fêtes d'affirmation du pouvoir monarchique qu'étaient les « entrées de Princes » du Moyen Âge. C'est l'ordre impérial qui est rappelé et tourné en dérision par les Gilles.

La procession de la Sanch en Perpignan

La tradition de la Sanch fut instituée par saint Vincent Ferrier, en 1416. Il était venu par deux fois en Roussillon pour mettre fin au schisme d'Occident qui opposait le Pape de Rome et celui d'Avignon. Depuis existent en Roussillon plusieurs confréries dites de la Sanch, contraction en catalan de l'expression « précieux sang de Jésus-Christ » (Deloncle, 1990 : 21). Le 2 octobre 1416, les confrères de la Sanch créèrent en même temps leur confrérie et s'engagèrent à organiser une procession tous les Vendredis Saints, selon un serment auquel ils n'ont point failli au cours des cinq cents années de leur existence (Hoffmann, 1975 : 40).

Cette fête est un rituel religieux qui a son origine en Espagne. Mais à Perpignan, ce culte importé est devenu en même temps qu'un rite religieux un élément fondateur de l'identité

catalane. Au moment de l'annexion, ce culte était regardé avec méfiance par les Français qui y voyaient un mouvement nationaliste rappelant leur identité aux Catalans. Il apparaissait au pouvoir comme de mauvais aloi, et était jugé porteur de subversion (Wolff, 1985 : 85-86). Actuellement, la Sanch est une fête très religieuse et très régionale, enracinée qu'elle est dans l'identité catalane. Le rituel de purification l'emporte ici sur le jeu de l'inversion sociale, mais celle-ci n'est pas absente – les pénitents s'humilient quelle que soit leur origine sociale.

Les participants

Le Carnaval de Binche

Les acteurs principaux du Carnaval de Binche sont les Gilles qui comptent actuellement environ 900 membres (2,7 % de la population).

Selon Mesnil (1974), les groupes, les costumes carnavalesques et leurs hiérarchies se sont élaborés et organisés à partir du XIX^e siècle. Parmi les groupes participants du carnaval, il y avait des *Marins* (attestés dès 1877), composés de petits ouvriers habitant les faubourgs de Binche et qui se transforment en *Princes d'Orient* en 1976, des *Paysans* (originaires de Battignies, le village agricole annexé à Binche en 1882) avec le costume qui présente des traits se référant à un contexte rural. Mais actuellement ces groupes marginaux de Binche disparaissent et ce sont des écoliers qui se déguisent en *Princes d'Orient*, *Paysans*, et *Pierrots*.

Parmi les Gilles qui sont joués par des bourgeois, il n'y avait, à la fin du XIX^e siècle, qu'une société, alors qu'actuellement on en compte dix, avec des hiérarchies et des identités variées. Pour devenir un Gille, il faut être homme, belge, et binchois. Il y a, de plus, des étudiants structurés en trois groupes (la Royale Jeunesse catholique, la Jeune Garde libérale, et la Jeune Garde socialiste).



Le marché des Gilles

(Photo Kim Kyu Won)

La procession de la Sanch en Perpignan

L'Archiconfrérie rassemble aujourd'hui près de 600 pénitents et sympathisants. Deux structures se complètent : la confrérie proprement dite, organisée religieusement, et l'association civile dite des Amis de l'Arxiconfraria, dont le siège social se trouve dans le Castillet. Canoniquement, la confrérie dépend directement de la Curie romaine. Un de ses buts initiaux, au ^{xv}e siècle, était de faire acte de pénitence en offrant une sépulture décente et religieuse aux condamnés à mort (Clancier, Malice, 1988).

Les membres de la confrérie qui participent directement à la Procession du Vendredi Saint sont environ 200. Contrairement aux Gilles qui sont tous des hommes, la Procession se partage entre hommes et femmes. Pendant la

Procession, les hommes, avec des *caparutxa* (cagoules), portent les 14 symboles du chemin de croix (la Passion) et les femmes portent les statues de la Vierge. Les acteurs majeurs sont ces porteurs, mais il y a aussi les croyants qui participent en marchant et priant à la Procession, et les admirateurs de la culture catalane en Roussillon.

L'aménagement du temps et de l'espace de la fête

Pour réussir une fête, quel que soit son but, il est essentiel de procéder à la division ou plutôt à l'aménagement du temps et de l'espace. Pour cet aménagement, il y a deux règles à respecter ; assurer à la fois intégration et ségrégation. En appliquant ces deux règles, on souligne les



Les Pierrots faits par des enfants

(Photo Kim Kyu Won)

moments forts de la fête dans le temps et dans l'espace, même s'ils ne sont que transitoires.

Le Carnaval de Binche

Le Carnaval de Binche est soigneusement conçu et aménagé pour devenir le carnaval des Gilles (1). On y utilise toutes les procédures de la ségrégation du temps et de l'espace pour

donner prestige et place privilégiée aux Gilles, qui dominent la journée du Mardi-Gras. En matière d'intégration, les organisateurs ont attribué des temps moins forts et des espaces moins significants aux autres activités et aux autres groupes. Par exemple, le Lundi-Gras est tout entier consacré aux trois groupes de jeunesse et aux enfants. L'espace qui leur est imparti se trouve vers la gare, et pas vers la Grand-Place, pour éviter que le cortège du Lundi-Gras n'utilise l'avenue Charles Delière et la Grand-Place consacrés au Mardi-Gras et aux Gilles.

Le Dimanche-Gras est une journée où l'on porte des costumes plutôt originaux et d'inspiration individuelle, moins prisés que la tenue traditionnelle des Gilles. Les costumes de ceux-ci, le jour du Mardi-Gras respectent des règles

1. Programme du Carnaval de Binche 1998 : Répétitions de batterie, les dimanches 11 et 18 janvier — Soumonces en batterie, les dimanches 25 janvier et 1^{er} février — La nuit des « Trouilles de Nouilles », lundi 16 février. Les bals de Gala : Samedi 31 janvier, bal de la jeunesse socialiste — Samedi 7 février, bal de la jeune garde libérale — Samedi 14 février, bal de la royale jeunesse catholique — Lundi Gras, 23 février, « Le jour de la jeunesse », Mardi Gras, 24 février.



*La Procession portée par des membres
de l'Archiconfrérie (masculin)*

(Photo Kim Kyu Won)



*La Vierge portée
par des membres féminins*

(Photo Kim Kyu Won)

strictes. L'espace majeur de cette journée va de la Gare vers le centre-ville en passant par l'avenue Wanderpepen (nord-est du Centre).

Au cours même de la journée de Mardi-Gras, le cortège prestigieux des Gilles bénéficie de quelques autres moyens de ségrégation ou de séparation. Ce sont : la création d'un itinéraire de déstase dans les rues adjacentes à la Grand-Place, l'installation de barrières, l'intervention des forces de police, la création d'une zone-tampon, moyen décisif pour éviter les contacts avec toute source imprévisible : le Gille est bien isolé, toujours accompagné d'un joueur de tambour ou d'un de ses serviteurs du moment (Mesnil, 1974 : 52-53). En fait, les moyens de

ségrégation utilisés pour bien mettre en valeur les Gilles constituent en même temps un moyen d'intégration de la population au lieu symbolique de Binche, qu'est la Grand-Place, où se trouve l'hôtel de ville et où s'est fixé le souvenir de la fière histoire locale.

La procession de la Sanch à Perpignan

Jusqu'au XIX^e siècle, la procession de la Sanch partait la nuit du Jeudi-Saint de l'église Saint-Jacques, et défilait dans les rues de Perpignan pendant plus de quatre heures. Le cortège marquait sept stations, dont les quatre églises paroissiales et les trois couvents (2). En 1950, quand la procession fut reprise et amplifiée (3),

les pénitents rouges et noirs porteurs des *misteris* ne s'arrêtèrent plus à Saint-Mathieu. Mais en 1995, la procession a renoué avec son ancien parcours (4) en faisant une halte devant l'église. En 1996, les pénitents sont passés de nouveau devant Saint-Mathieu. La procession de la Sanch a fixé son nouvel itinéraire, avec une halte au Catillet (5).

À mon avis, le changement d'horaire (on est passé de la nuit à la journée) et d'itinéraire a d'abord pour but d'intégrer plus du monde à cette manifestation de la culture catalane française et de la foi religieuse. Evidemment, on voit ici aussi des forces de police et des barrières pour éviter la circulation des voitures et bien canaliser la Procession. Le but majeur est, d'une part, d'intégrer les croyants en les faisant participer à la Procession et, d'autre part, d'intégrer des habitants à l'histoire fière et à l'identité unique de Perpignan en passant par des lieux symboliques, y compris le Castillet (actuellement, Musée catalan des Arts et Traditions populaires), et pas seulement par des bâtiments

2. L'église : Saint-Jacques, Saint-Jean, La Real et Saint-Mathieu. Le couvent : Saint-Dominique, Saint-François et Sainte-Claire.

3. Le quartier Saint-Jacques de Perpignan, fondé par le roi catalan Jacques I^{er} le Conquérant (1213-1276) est un des rares lieux en Roussillon où se soit maintenue intacte cette tradition religieuse jusqu'en 1949. L'année suivante, un petit groupe de Perpignanais, à la tête duquel se trouvait Josep Deloncle, décidait de restaurer la procession en la faisant descendre des hauteurs du vieux quartier vers les rues étroites de l'ancienne capitale du Royaume de Majorque : Clancier G.-E., 1988, *Le Roussillon*, Paris, Éditions Autrement, p. 94-95

4. Les fêtes de la Sanch en Perpignan en 1997 : Mercredi 3 avril, Cathédrale Saint-Jean - 20 h 30, Chemin de Croix par l'Archiconfrérie de la Sanch — Jeudi 4 avril : Cathédrale Saint-Jean - 18 h 30, Messe de la Cène du Seigneur, Cathédrale Saint-Jean - 20 h 45. Veillée au Reposoir — Vendredi 5 avril, départ de l'église Saint-Jacques ; 14 h 45, *Procession de la Sanch*, Cathédrale Saint-Jean ; 18 h 30, Office de la Croix — Samedi 6 Avril : Centre Ville - 21 h 00, *Goigs des ous* avec les « *Cantayres Catalans* ».

5. Cabanas, Josiane, 1996, *Les misteris* passeront à Saint-Mathieu, *L'Indépendant*, n° 83, vendredi 5 avril, 1996, p. 3

religieux. Même dans la décoration des murs du centre ville, on voit facilement l'identité catalane manifestée par des drapeaux catalans.

Nous venons très brièvement de voir deux exemples de fêtes qui utilisent volontairement des techniques de ségrégation et d'intégration pour provoquer temporairement la renaissance ou le réaménagement de leurs paysages physiques et humains. Ces territorialisations fortifient des identités collectives qui changent et se transforment. Ces grandes exaltations de vie collective permettent de fabriquer et d'affirmer les souvenirs collectifs qui forgent les sentiments d'appartenance.

Au lendemain de ces fêtes, les habitants de Binche se préparent à vivre le temps ascétique du carême en commençant par le Mercredi des Cendres. Ils attendent le printemps de Wallonie en se souvenant de ce temps joyeux et de leur fière histoire. Et les villageois et bourgeois (au sens originel) du Roussillon vont chanter *Goigs* et fêter la joyeuse coutume des *goigs des ous* pour célébrer la fin du carême et de l'hiver, la Résurrection de Pâques.

« *Les mythes-fondateurs, l'histoire et le territoire sont les trois piliers de l'identité. La géographie par la plasticité et la diversité de ses approches, par sa sensibilité aux paysages et à la personnalité des espaces est une discipline – ou tout au moins une forme de l'esprit – qui répond bien aux exigences de l'étude des identités collectives, qu'elles soient ethniques, régionales ou nationales.* » (Bonnemaison, 1986 : 11)

BIBLIOGRAPHIE

- Bonnemaison, Joël, 1986, *L'arbre et la pirogue. Essai de géographie culturelle*, livre I, Paris, Orstom.
- Callens (J.), 1995. « Les Gilles sortent à Carnaval ». *Pays du Nord*, n° 3, Lille.

À Joël Bonnemaison, le Voyage inachevé...

- Clancier (G.E.), Malice (A.), 1988. *Le Roussillon*. Autrement, Paris.
- Deghorain (H.), 1997. [www.chez.com/binche : history-fr.html](http://www.chez.com/binche/history-fr.html).
- Deloncle, 1990. *Casa Pairal - musée catalan des Arts et Traditions populaires*. S.A.E.P, Perpignan.
- Éliade (M.), 1965. *Le sacré et le profane*. Gallimard, Paris.
- Hoffmann (Y.), 1975. *Perpignan*. Perpignan, S.A.E.P.
- Le Roy-Ladurie (E.), 1979. *Le Carnaval de Romans*. Gallimard, Paris.
- Mesnil (M.), 1974. *Trois essais sur la Fête*. Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles.
- Wolff (Ph.) (dir.), 1985. *Histoire de Perpignan*. Privat, Paris.

